

Études littéraires africaines

LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MOUSSA (Sarga), dir., *Dialogues interculturels à l'époque coloniale et postcoloniale : représentations littéraires et culturelles. Orient, Maghreb et Afrique occidentale (de 1830 à nos jours)*. Paris : éditions Kimé, 2019, 406 p. – ISBN 978-2-84174-919-5



Hamza Ibrahim

Number 49, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073886ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073886ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ibrahim, H. (2020). Review of [LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MOUSSA (Sarga), dir., *Dialogues interculturels à l'époque coloniale et postcoloniale : représentations littéraires et culturelles. Orient, Maghreb et Afrique occidentale (de 1830 à nos jours)*. Paris : éditions Kimé, 2019, 406 p. – ISBN 978-2-84174-919-5]. *Études littéraires africaines*, (49), 255–258. <https://doi.org/10.7202/1073886ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

quand Fiston Mujila gagne lui un « l » intempestif, p. 115, et Alain Vaillant se voit systématiquement rebaptisé Michel, p. 107).

■ Anthony MANGEON

LÜSEBRINK (HANS-JÜRGEN), MOUSSA (SARGA), DIR., *DIALOGUES INTERCULTURELS À L'ÉPOQUE COLONIALE ET POSTCOLONIALE : REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES ET CULTURELLES. ORIENT, MAGHREB ET AFRIQUE OCCIDENTALE (DE 1830 À NOS JOURS)*. PARIS : ÉDITIONS KIMÉ, 2019, 406 P. – ISBN 978-2-84174-919-5.

Les corpus étudiés par les dix-huit contributeurs de cet ouvrage vont de la littérature au cinéma en passant par la peinture. Après une consistante et précieuse mise au point, proposée par Hans-Jürgen Lüsebrink, à propos de l'interculturalité comme champ de recherche émergent en sciences humaines et sociales, la première partie se consacre à l'analyse d'œuvres littéraires qui représentent le dialogue interculturel entre l'Occident et l'Orient ; la deuxième évoque la difficile rencontre entre l'Afrique et l'Occident ; la troisième partie, quant à elle, regroupe des articles appartenant à diverses disciplines d'études artistiques (littérature, peinture, cinéma) dans une perspective intermédiaire.

Les contributions réunies sous le titre « Entre Orient et Occident » proposent un chassé-croisé entre la vision d'Orientaux sur l'Occident et celle de voyageurs occidentaux en Orient. En ce qui concerne le regard orientaliste, il a beaucoup évolué du dix-neuvième siècle à l'époque contemporaine. Le récit des liaisons amoureuses du fils d'un paysan égyptien illettré avec miss Grace dans *Le Fellah* (1869) d'Edmont About est analysé par Sarga Moussa, en contrepoint des poncifs métaphoriques sur le mariage entre l'Orient et l'Occident qui accompagnent la construction du canal de Suez, du point de vue des « zones d'ambiguïté » (p. 72) dialogiques que ce roman ouvre dans le discours orientaliste. Dans le même sens, Daniel Lançon s'intéresse aux moments d'émotion partagée et de « familiarité xénophile » (p. 114) qui se dégagent des discussions féminines dans les harems orientaux dans quatre textes de voyageuses européennes en Égypte et en Palestine entre 1848 et 1867. Pia Schneider montre l'expérience de la réversibilité de l'altérité faite par Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach et Nicolas Bouvier dans leurs voyages respectifs en Orient au milieu du vingtième siècle. Pour l'époque récente, Julia Wurr déplore *a contrario* l'incapacité des textes consacrés au « Printemps arabe » par Tahar Ben Jelloun (*Par le feu*, 2011), Jochen Beyse (*Rebellion : Zwischenbericht*, 2013) ou

Adam Thirlwell (*Kapow !*, 2012) à produire une lecture de l'Orient affranchie des vieux clichés. Plusieurs siècles d'échanges interculturels n'ont pas abouti à la symétrie tant nécessaire à la globalisation des différentes parties du monde. Cette difficulté à s'affranchir du discours toujours exotisant et dominateur de l'Occident est la cause même de l'échec du dialogue interculturel.

À l'inverse, le séjour en Occident de quelques Orientaux comme ces militaires mobilisés pour la Première Guerre mondiale évoqués par Chantal Dhennin ou encore l'expérience exploratrice de Hassan Tawfiq al-'Adl en Allemagne et en Suisse, à laquelle s'intéresse Randa Sabry, donnent une perception orientale de l'Occident. En Europe, l'Oriental est « en service », professeur d'arabe dans un cas, soldat dans l'autre, comme si ce regard en retour ne pouvait être porté autrement que depuis un statut clairement défini.

La deuxième partie de l'ouvrage est dédiée aux rencontres entre l'Afrique subsaharienne et l'Europe. À travers les nouvelles de Kurt Heuser, inspirées de son expérience mozambicaine entre 1925 et 1929, János Riesz interroge le dialogue intercolonial entre Européens et ses interférences dans le contact avec les Africains. Sylvère Mbondobari évoque l'observation des pygmées de la « forêt équatoriale » (p. 211) d'Afrique dans les travaux de l'anthropologue allemand Oscar Lenz. Engagé par la *Deutsche Afrikanische Gesellschaft* en 1874, Lenz rencontre avec difficulté les « gens de la forêt », qui jouent l'évitement et dont il reconstitue les traits à partir d'une négociation permanente. Cette approche scientifique du terrain, nécessairement oblique, permet à Lenz de co-constituer, avec les *Abongos*, une « représentation fondée sur la rencontre et un échange » (p. 223). Par l'analyse de récits de voyages illustrés, Sonja Malzner montre le « dialogue émotionnel » (p. 244) que certains voyageurs occidentaux, à l'instar d'André Gide, de Peter Altenberg, d'Hélène de France, d'Emmy Bernatzik et de Jacques Soubrier, entretiennent avec l'Afrique subsaharienne, au moyen d'une dialectique du texte et de l'image, et notamment par la mise en scène photographique d'un échange réellement égalitaire.

Deux romans camerounais mettent en récit les difficultés du contact missionnaire à l'époque coloniale. Dans sa lecture d'*Un sorcier blanc à Zangali*, du romancier camerounais René Philombe, Xavier Garnier analyse la façon dont le Révérend Père Marius se voit contraint de recourir à la dissimulation, tant l'hostilité est grande ; le dialogue interculturel est surjoué de part et d'autre, dans une scénographie mensongère qui retarde la violence. Cyrille Vivian Tchakounte aborde les déboires camerounais d'un autre mission-

naire dans *Le Pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti : le Révérend Père Supérieur Drumont échoue dans sa mission parce que ses vis-à-vis recourent constamment à « la ruse et [à] l'évitement » (p. 339). Cette contribution insiste aussi sur la posture paternaliste de celui qui se révèle *in fine* plus agent colonial que représentant de Dieu. Dans la même veine, Ninon Chavoz montre, dans son analyse de la place du sacrifice humain dans *Dogucimi* de Paul Hazoumé, que le récit du premier contact doit passer par une « hypotypose sanglante » (p. 255) ; la violence qui est exhibée sous les yeux du colonisateur est une « monnaie d'échange interculturelle » (p. 256). L'auteur suggère à ce titre un rapprochement intertextuel entre *Dogucimi* et *Salammô*, Hazoumé réécrivant l'œuvre de Flaubert sans reconduire jusqu'au bout toutes ses outrances. La question de la violence, commune aux trois articles, semble l'incontournable pendant de la rencontre interculturelle coloniale. Un tel constat fait écho au *Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, peu évoqué dans cet ouvrage.

Placée sous le signe de la « configuration », la troisième partie ouvre des perspectives sur la littérature de jeunesse, le roman policier, le journal intime, l'autobiographie ou le cinéma. Du côté de l'enfance, si Viktoria Sophia Lühr examine la « non-communication interculturelle » (p. 359) entre les enfants algériens et les sœurs Sebbar, qui sont intentionnellement détournées de la culture et de la langue arabes par leurs parents, d'autres enfants parviennent à ouvrir le dialogue avec leurs homologues africains, comme l'analyse Élodie Malanda à partir de l'expérience africaine de deux petites filles européennes, Roxane et Doro, respectivement dans *Le Journal de Roxane Vernet au Sénégal* d'Isabelle Lebrat et *In Africa war ich nie allein* de Marie-Thérèse Schins, ceci en dépit des différences culturelles, des asymétries relationnelles et des barrières linguistiques.

Tandis que Steen Bille Jørgensen aborde la façon dont « le téléphone arabe » (p. 309) et le « roman méta-fictionnel » (p. 307) d'un policier marocain servent de passerelle entre le Maghreb et l'Occident dans l'œuvre de Driss Chraïbi, Małgorzata Sokolowicz, quant à elle, présente le dialogue interculturel entre une Française et des Maghrébines à travers le journal intime de la peintre Aline Réveillaud de Lens. Enfin, l'article de Christoph Vatter met en exergue le dialogue interculturel dans le cinéma africain, en faisant l'analyse de films contemporains issus d'une collaboration franco-africaine ; cette série de films représente elle-même un précieux dialogue entre les deux continents.

En définitive, cet ouvrage aborde un sujet sociétal qui fait partie intégrante de la réalité mondiale. En ce début du XXI^e siècle où le monde se globalise et où les cultures et les nations s’embrassent, il contribue à la formation du citoyen européen et à la construction du monde moderne.

■ Hamza IBRAHIM

NDIAYE (BASSIROU), *LA SOUFFRANCE : UNE CLEF DE LECTURE POUR L'ŒUVRE ROMANESQUE DE MARIAMA BÂ*. PRÉFACE DE LAMARANA DIALLO. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. L'HARMATTAN SÉNÉGAL, 2019, 194 P. – ISBN 978-2-343-17530-0.

La Sénégalaise Mariama Bâ (1929-1981) est probablement une des écrivaines sub-sahariennes les plus lues. En dénonçant des inégalités entre hommes et femmes, liées aux pratiques coutumières, aux rites et aux croyances religieuses, elle s’est révélée comme une pionnière du féminisme africain. Ses deux romans *Une si longue lettre* (1979) et *Un chant écarlate* (1981) ont comme toile de fond la polygamie et son impact sur la société sénégalaise, tributaire du système de caste. Ils ont été traduits dans plus de dix langues et sont enseignés dans maintes universités africaines, américaines et européennes. *Une si longue lettre* et, dans une moindre mesure, *Un chant écarlate* sont tous deux inscrits dans les programmes scolaires et universitaires de plusieurs pays africains.

Pour Bassirou Ndiaye, professeur de Lettres Modernes au lycée Maka Diama de Saint-Louis au Sénégal, l’œuvre de Mariama Bâ doit constituer une référence éthique et un chemin d’éducation pour les élèves du secondaire. Il s’est attaché à son œuvre en proposant comme clé de lecture la thématique de la souffrance car « l’homme est né pour l’adoration de Son Seigneur ; mais celle-ci peut traverser des moments de souffrance » (p. 174).

Il organise son étude en trois parties, contenant chacune trois chapitres et une conclusion. La première consiste en un aperçu historique et littéraire de la souffrance féminine. Dans le premier chapitre, B. Ndiaye tente de définir la notion de souffrance. Ensuite, il étudie la souffrance de la femme traditionnelle et moderne dans la société sénégalaise (chapitre 2) et analyse enfin la souffrance féminine dans la littérature sénégalaise. La deuxième partie approche la thématique de la souffrance féminine, ses causes et ses conséquences (chapitre 1), à travers l’amour (chapitre 2) et le mariage (chapitre 3), que Ndiaye qualifie de « nœud gordien de la trame littéraire » (p. 83) du corpus de Mariama Bâ. La troisième partie,